

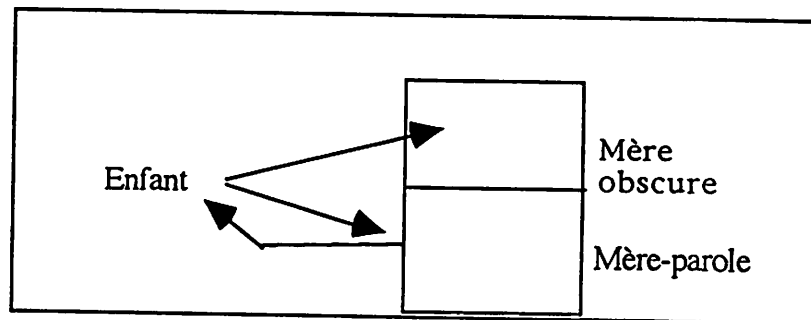
## LE DEUIL ET LES DEUILS

Le titre qui m'a été proposé est particulièrement adéquat pour comprendre le processus du deuil. En effet, ce deuil, au sens strict du terme, n'est jamais qu'un cas particulier d'une série de deuils qui commencent dès la naissance.

1. La première relation à la mère est le type de ce deuil nécessaire et va constituer une matrice pour les relations futures de chacun d'entre nous aux nécessaires désinvestissements de nos objets d'amour que la vie va nous imposer :

En effet, dès le départ, l'enfant est pris dans le discours de sa mère, discours qui fait de lui l'objet de son amour maternel. Naturellement l'enfant va d'autant plus répondre qu'il se trouve totalement déstabilisé par la naissance, passant d'un milieu doux, chaud et humide à un milieu dur, froid et sec; d'autant plus qu'il vit aussi sa naissance comme perte, abandon de toutes les enveloppes embryonnaires qui constituaient une partie de lui-même.

Dans la réponse, l'enfant va donc prendre sa mère comme objet d'amour; mieux, comme le seul objet d'amour possible. Or, il se heurte ici à un échec radical : une partie de sa mère, la partie d'elle-même qui fonctionne dans le langage, va bien s'offrir à la relation;



mais la mère est aussi constituée par une partie d'elle-même dont elle n'a pas la maîtrise, un corps muet, une dimension obscure d'elle-même. Cette partie, elle ne va pas pouvoir l'offrir à l'enfant comme objet d'amour, puisqu'elle n'en dispose pas elle-même.

Vous voyez que nous nous trouvons ici devant un échec qui n'est pas accidentel, lié au bon ou mauvais vouloir de la mère, aux propres limitations dues à son histoire; au contraire, ce deuil est de structure, il appartient à l'être même des réalités humaines : la totalité n'est pas possible, la sphéricité est un rêve, le manque fait partie de la nature du phénomène humain.

L'enfant qui cherchait l'objet absolu pour combler ce qui lui manque se trouve en échec; il doit laisser revenir sur lui une partie de ses investissements d'amour; il doit faire deuil de cette toute-puissance et continuer à vivre avec du manque.

2. Cette quête, l'enfant va la faire rebondir sans cesse sur de nouveaux objets qui vont lui tenir lieu de cet objet maternel premier. Certains, comme le sein, il devra y renoncer dans des conditions comparables à la première fois, sous la contrainte des réalités médiatisées par les discours familiaux; d'autres, tels certains jouets, il y renoncera parce qu'ils s'avéreront à la longue décevants et incapables d'étancher ce manque d'objet d'amour, objet qui, s'il était possédé, serait censé effacer toute demande et offrir un statut de totale plénitude.

Au fur et à mesure que la vie avance, les objets investis seront de plus en plus sophistiqués : objets idéaux religieux, politiques ou culturels; objets amoureux; objets familiaux (conjoint, enfants, etc). Mais, vous le constatez, chaque fois se répète l'investissement premier et ses espoirs; mais chaque fois aussi les deuils imposés par la déception ou par les réalités qui se dérobent impliquent un retour sur soi de l'énergie investie, un moment dépressif qui ne se surmonte que par des révoltes contre les faits ou par des explications pseudo-rationnelles qui les expliquent (je suis en échec parce que j'ai été méchant, ou parce que les autres ont été méchants, etc); dans le meilleur des cas, la guérison s'opère par le rassemblement de l'énergie désinvestie et son réinvestissement sur d'autres objets d'amour.

3. La mort, au sens biologique du terme, va bien sûr constituer une blessure radicale qui ne peut que renvoyer au deuil suprême : l'homme est inscrit dans une radicale finitude; son désir pécheur que le mythe de la Genèse

nous décrit comme « vouloir être comme des dieux » se heurte à la réalité la plus crue et la plus irrémédiable qui soit.

Certes l'homme va mettre en place des dénégations de type politique (mythe de l'âge d'or où l'on se survivra dans ses enfants), de type familial (les enfants continueront mon œuvre et garderont ma mémoire), de type religieux (immortalité de l'âme, réincarnation). Mais ces dénégations, comme toutes les autres dénégations de la finitude (de la castration) sont comparables à des euphorisants : ils permettent de vivre un temps dans l'illusion, mais à la longue, elles rendent malades.

Ici l'Évangile pose la mort de toutes ces idéologies dénégatrices : l'homme meurt, mais il meurt d'une mort totale car il n'existe ni immortalité de l'âme ni réincarnation; les promesses de la résurrection n'effacent pas la mort mais la supposent. Il y a plus : non seulement l'homme est mortel, mais Dieu lui-même, en la personne du Christ, vient vivre et assumer une mort totale.

4. *Freud et le deuil* : le deuil n'est pas la mort mais la manière dont s'assume (ou ne s'assume pas) la mort de l'objet aimé. On trouvera les principales remarques de Freud dans « Deuil et mélancolie »; encore qu'il ne se serve du deuil, dans cet article que comme contrepoint pour étudier la mélancolie qui est une forme pathologique grave conduisant souvent au suicide<sup>158</sup>.

— L'inconscient ne connaît pas à proprement parler la mort; celle-ci est repérée au niveau du Moi. Le Moi est la structure imaginaire, souvent consciente mais pas toujours, obtenue au miroir par identifications. Aimer c'est aimer mon image en l'autre.

— Dès lors la perte de l'objet aimé, par mort puisque c'est notre sujet, mais aussi par d'autres voies, conduit à laisser mon Moi sans l'image où il s'identifiait. Une étape normale de dépression, plus ou moins longue, s'annonce donc inévitablement. Le désir investi sur l'autre revient sur le Moi, avec une incapacité de le réinvestir ailleurs. (Perte d'intérêt pour tout).

— Ce retrait sur soi entraîne la réactivation des conflits archaïques qui consistent à dénier la mort, soit en refusant de la voir en face, soit en lui trouvant des causes accidentelles qui la nient comme nécessité indépassable : « c'est ma faute : si j'avais fait ceci ou cela... »; « c'est la faute à quelqu'un : s'il avait dit ou fait ceci ou cela... ». Cette culpabilité imaginaire entraîne des actes réparateurs : exagérations des dépenses lors des cérémonies, autopunition en s'interdisant beaucoup de choses, prise à son compte des idéaux politiques, philosophiques ou religieux du défunt, etc.

Elle peut aussi entraîner des actes vengeurs généralement imaginaires ou symboliques dans le cas où la culpabilité est rejetée sur un tiers.

— Mais cette étape n'est pas stérile. Dans le meilleur des cas, ces actes insensés renouent avec l'extérieur et permettent, pas à pas, de réinvestir d'autres objets. Le défunt est à nouveau présent dans sa part d'Autre et non seulement d'autre. Il va de soi que des éléments divers activent ce processus, comme la verbalisation qu'organise la liturgie d'enterrement. Mais que des éléments peuvent freiner voir annuler ce déroulement normal du deuil comme la vie dans une société comme la nôtre qui tend à masquer la mort, à la dénier quasi totalement<sup>159</sup>.

5. La règle principale est ici de conduire l'endeuillé à ne pas dénier la mort mais à l'assumer comme une réalité inéluctable :

— Dans une première étape, il importe donc de pointer et repointer sans cesse cette réalité de la mort : le défunt est mort et bien mort; il ne vit pas ailleurs; on ne peut plus communiquer avec lui; il ne nous voit pas, il ne nous entend pas. Cet inéluctabilité de la mort peut pas à pas venir à bout des culpabilités imaginaires (si je l'avais davantage aimé, il serait encore là) mais aussi des agressions contre des tiers (si le médecin avait été plus compétent, si sa mère ou sa femme ou un autre l'avait davantage aimé, il serait encore là, etc).

Pendant ce temps, le message religieux, transmis par les textes lus, les prières prononcées et les paroles pastorales dites, se centrera sur le Dieu qui s'est aussi inscrit lui aussi dans la mort et sur le fait qu'il est présent accompagnant toute détresse. Toute annonce prématurée des promesses de la résurrection sera perçue déformée : il est encore vivant, il me voit, il m'entend, etc.

— La deuxième étape, lorsque la finitude du défunt et celle de l'endeuillé commencent à être verbalisées, pointeront que le dernier mot est à la Vie de Dieu et non à la mort. Elle inscrira la promesse eschatologique de résurrection mais en insistant sur le fait qu'elles appellent dès maintenant passage de la mort à la vie. « Celui qui croit en celui qui m'a envoyé à [dès aujourd'hui] la vie éternelle; il ne viendra pas en jugement mais il est déjà passé de la mort à la vie.

— Une troisième étape vise à permettre à l'endeuillé de réinvestir la réalité ecclésiale, professionnelle, relationnelle, politique, diaconale, etc.

<sup>158</sup> « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, (Idées n° 154), p 147 ss.

<sup>159</sup> De Ph. ARIES, *Essais sur l'histoire de la mort en Occident, du Moyen Age à nos jours*, Paris, Seuil, 1975. Cf du même auteur, et de manière plus maniable *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.

## 6. Cet accompagnement deuil peut être préparé par le rite de l'ensevelissement.

6.1. La célébration liturgique de l'ensevelissement fait partie de la prise en charge de la mort. Il faut ici la revaloriser : ce n'est pas parce que le catholicisme officiel en a fait le lieu d'un acte efficace pour le salut des morts et l'a longtemps « folklorisée » qu'il faut que nous la transformions en une cérémonie impersonnelle, anonyme et inhumaine uniquement destinée à évangéliser les païens et, dans le meilleur des cas, à « consoler » les endeuillés par un discours tellement général qu'il glisse sur eux sans les rejoindre. Une fois les débats caricaturaux autour du « religieux » dépassés, il importe de redécouvrir la tâche spécifique de l'Église qui est ici d'ordre diaconale. La ritualité est une dimension de la thérapie globale et donc un service des hommes. Elle n'a pas une fonction directement évangélisatrice mais y joue un rôle propédeutique car, bien menée, elle ouvre sur la cure d'âme et l'annonce de l'Évangile; mais plus tard.

### 6. 2. *Établissons d'abord sa légitimité psychologique et sociale.*

Le rite a une fonction sociale, et quand les Églises ne le prennent plus en charge, les sociétés non religieuses prennent le relais (cérémonies d'ouverture des jeux olympiques, monuments aux morts, inauguration des fonctions d'un nouveau président de la république, etc). C'est que le rite met des mots sur le mutisme des situations et favorise donc la verbalisation des situations heureuses ou malheureuses; elle restaure la structure sociale que la vie avait contribué à disloquer (rassemblement du village, de la famille dispersée), etc.

Portons tout d'abord nos regards vers le comportement de Joseph vis-à-vis de son père Jacob (Genèse 49/28-50/14) : il observe toutes les coutumes de son temps et il prend le temps de quitter son activité de « premier ministre » en Égypte pour entreprendre un long voyage afin de conduire la dépouille paternelle vers le lieu où déjà ses ancêtres, depuis Abraham jusqu'à Léa, avaient été déposés. Puis, tout ayant été observé selon les règles, tout ayant trouvé sa juste place, il peut alors revenir à son travail et poursuivre ses activités *le cœur en paix*.

Les modalités peuvent différer avec les cultures : importance ou non des lieux, variation des rites, diversités des modes (ensevelissement, crémation, exposition, etc); tout cela n'a qu'une importance relative. L'essentiel est qu'un rite soit proposé qui prenne acte de l'irréversible de la mort et qui verbalise les divers moments de la séparation : on sait que ce qui ne se dit pas par des mots se met tôt ou tard à crier par le corps et provoque des souffrances psycho-somatiques. La cérémonie porte au langage les étapes de la séparation, marque la sortie du domicile, chemine vers le lieu du dépôt, atteste l'irréversible de l'enfouissement dans la terre (ou tout autre pratique). En assumant cette place de verbalisation des étapes, l'Église prépare l'accompagnement des endeuillés et participe à la prévention de lourdes situations dépressives.

Par ailleurs la célébration liturgique réanime le lien ecclésial, tisse à nouveau les solidarités familiales et sociales que la dispersion dues aux exigences quotidiennes avait affaiblies. On pourrait s'étendre longuement sur cette dimension de la vie liturgique autour de la mort.

6.3. *La cérémonie d'ensevelissement comme lieu de mémoire ecclésiale*. Nous venons de lire le récit de l'ensevelissement de Jacob par Joseph. Il ne s'agit pas seulement de piété filiale mais d'un acte de mémoire où, à l'occasion de cette mort, c'est la promesse de Dieu faite à Abraham qui est évoquée en filigrane. En effet cette promesse ne flotte pas entre ciel et terre mais se vit et se transmet à travers les existences concrètes des fidèles qui se suivent de génération et génération. Les corps d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Rébecca, de Léa, de Jacob fonctionnent comme traces des pas du Seigneur dans la vie du peuple élu; c'est en eux et par eux que cette promesse est arrivée jusqu'à Joseph. *En citant les noms, il ne s'agit pas de glorifier des hommes mais de rendre grâce à Dieu pour son action qui s'est incarnée dans les diverses étapes d'une généalogie.*

*C'est pourquoi l'ensevelissement est aussi un acte de mémoire qui édifie* : sans jamais verser dans quelque panégyrique du mort que ce soit, la liturgie ne peut pas être froide et anonyme mais elle se doit de recueillir la mémoire, de discerner les traces de Dieu dans les pas des hommes qui nous ont précédés, de louer pour la transmission « du bon dépôt » et pour le fait que jamais la prédication de l'Évangile n'a cessé malgré les difficultés de l'histoire. En Israël, on ne prie jamais les morts (ni pour les morts); mais leurs noms sont souvent cités dans les psaumes ou ailleurs pour matérialiser la fidélité de Dieu.

Cet acte de louange par la mémoire n'a pas pour fonction de faire reculer mais au contraire d'ouvrir sur le futur de la vie. Observons l'auteur de l'épître aux Hébreux : pendant tout son chapitre 11, il évoque la mémoire des ancêtres dans la foi, depuis Abel jusqu'aux derniers martyrs d'Israël. Il conclut alors en 12/1 : « Nous donc aussi, puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins [...] courons avec persévérance [...] les yeux fixés sur Jésus, celui qui initie la foi et la mène à son accomplissement [...] ». Loin d'enfermer dans la nostalgie du passé, la mémoire des défunts qui se transforme en action de grâce, mais jamais en culte des morts, permet de repartir vers l'avant, fortifiés que nous sommes d'avoir contemplé la fidélité de Dieu qui, d'âges en âges, poursuit son œuvre de salut.

Certes la prudence s'impose devant les dérives qui visent sans cesse à dénier la mort; mais le silence glacial et anonyme favorise plus qu'il n'évite ce danger. La spiritualité évangélique, confrontée à la mort, ne reste pas étrangère à un acte de mémoire qui discerne les traces de Dieu dans les pas du défunt.

6. 4. *La cérémonie d'ensevelissement comme lieu d'espérance.* Nous venons de lire un passage de l'épître aux Hébreux où l'auteur, faisant mémoire des fidèles disparus, entend tourner le regard de ses lecteurs vers le Christ « qui mène la foi vers son accomplissement ». Or l'accomplissement de la foi c'est la résurrection et la définitive communion avec le Christ.

Il importe certes, nous l'avons vu, que le deuil soit fait; c'est essentiel pour un bon équilibre psychologique. Aucune illusion de survie n'est possible et la liturgie veille à bien marquer que la mort est inéluctable, qu'on ne communique pas avec les défunts, qu'ils ne prient pas pour nous et qu'on ne prie pas pour eux, que la résurrection n'est pas immédiate et que, en attendant, rien de naturel à l'homme ne perdure<sup>160</sup>.

Le défunt est maintenant pleinement déposé en son lieu, dans la certitude que le Seigneur, au jour de la résurrection, recréera sa personne autour de ce qu'il est déjà dans la foi et qui est conservé dans la mémoire du Christ pour tout le temps de l'attente. *C'est pourquoi l'annonce de la résurrection fait partie du service funèbre*. Elle ne participe en aucun cas de la dénégation de la mort si cette promesse ne cohabite pas avec des paroles malheureuses qui parlent de survie, d'immortalité, bref, avec des mots maladroits qui occultent la réalité irrémédiable de la mort. C'est en effet par delà le temps de l'histoire qui reste à courir et donc par delà l'incontournable temps du silence et de la totale rupture de communication que le Seigneur « essuiera toute larme de leur yeux, que la mort ne sera plus, qu'il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance, car le monde ancien aura disparu » (Apocalypse 20/4).

---

<sup>160</sup> Le fait qu'on ne prie pas les défunts et qu'on n'intercède pas pour eux n'exclut pas mais peut-être implique la prière de dépôt lors de l'ensevelissement, prière ultime à cet instant charnière de la séparation : « Seigneur, c'est avec confiance que nous te remettons une dernière fois X, dans la certitude que tu l'as aimé en cette vie et dans l'espérance que tu le garderas dans la mémoire de ton Fils pour le jour de la résurrection ».